

PRESS REVIEW
DOUBLE DEUX

Choreography : Gilles Jobin

Premiered on May 11th 2006, Bonlieu Scène Nationale, Annecy, France



- > Extract from Théâtre de la Ville's journal, Irène Filiberti
- > Neue Zürcher Zeitung, 16/10/2006, « DYNAMISCHE RÄNDER – “Double deux” von Gilles Jobin an der Gessnerallee »
- > Die Welt, 26/08/2006, « WAHRE BEZIEHUNGEN MIT GEWÜL, OHRFEIGEN UND KAMASUTRA »
- > Libération, 04/07/2006, « Corps à corps et à cris »
- > Le Figaro, 04/07/2006, « Champ de bataille – Double Deux, création de Gilles Jobin »
- > Le Monde, 01/07/2006, « Tourniquet d'esthétiques au Festival de Montpellier »
- > Midi Libre, 01/06/2006, « Double Deux, le bel exercice de style de Gilles Jobin »
- > Danser Magazine, July/August 2006, « Combinaisons multiples »
- > Les Inrockuptibles, 20/06/2006, « LES MULTIPLES DE GILLES JOBIN – Avec Double Deux, le chorégraphe suisse signe une pièce aux combinaisons aléatoires et à la jouissance totale »
- > Tribune de Genève, 03/06/2006, « Double Deux de Gilles Jobin va connaître un été bien rempli »
- > Le Courrier, 02/06/2006, « Duo à gogo à l'Arsenic »
- > 24 Heures, 02/06/2006, « Le champ de bataille de Gilles Jobin »
- > Le Temps, 31/05/2006, « Gilles Jobin, la fièvre du désir en accéléré »
- > 24 heures, 25/05/2006, « Toute une vie en binômes »
- > Le Journal des spectacles, 24/05/06, « DOUBLE DEUX de Gilles Jobin. Un peu d'humain a la rigueur»

Extrait du Journal du Théâtre de la Ville

Il évolue dans le monde physique des corps et remet sans cesse à l'ouvrage, cette fabrique du mouvement soumise aux lois de la gravitation. Gilles Jobin situe sa danse dans l'abstraction des formes sans jamais la délier de son rapport au monde. Et trace au fil des pièces un propos dynamique dont chaque élément est sondé, sculpté par le temps, la lumière et les musiques. Une singulière façon de capter dans toute son ampleur une énigme. L'évolution ou les transformations de l'humain aux prises avec l'actualité de son environnement.

Aussi *Double deux*, sa dernière création, s'inscrit-elle dans cette démarche sous la forme d'une surprenante course à l'endurance. Le chorégraphe en stigmatise l'enjeu par une entrée directe, immédiate. Douze interprètes font irruption sur le plateau le temps d'un rituel performatif ininterrompu. Six femmes, six hommes propulsés par un même battement rythmique dans l'élan et l'urgence de la mobilité. Plateau nu, la scène devient un espace de transition en constante transformation. Le lieu d'intervention d'un groupe, d'une mêlée partageant un même objectif : tenir. Dans le chaos, la profusion, tel un champ de bataille, des corps à l'échauffe, au travail, des gestes fondus, isolés, portés, glissés, frappés, tour à tour enlacés ou dissociés. De la sueur à l'usure, l'énergie irradie, le mouvement circule en boucles. En focalisant son propos sur l'échauffement des corps, dimension poussée à l'extrême jusqu'à sa combustion, ici l'épuisement, Le chorégraphe helvète s'aventure dans l'interprétation scientifique. Vue sous cet angle, sa propre matière traitée en toute neutralité – la danse, le corps, le mouvement – est étudiée à partir de la notion d'entropie. En thermodynamique « fonction exprimant le principe de la dégradation de l'énergie, qui se traduit par l'état de désordre toujours croissant d'un système ou de la matière. » Mais le corps dansant reste pour Gilles Jobin l'enjeu de cette exploration : « Le corps est chaud ou froid, ce sont les tensions entre ces deux pôles qui créent le mouvement dans l'univers. Les corps chauffent dans l'effort, ils montent en température. Entropie des corps. L'univers tend vers le tiède, et son propre mouvement alors s'arrêtera. »

Dans *Double deux*, peu d'effets spectaculaires. Des gradations de couleurs et de sons variant imperceptiblement enveloppent la partition chorégraphique. D'un mouvement singulier à ses variations, d'une série à ses décalages, la virtuosité de la performance tient à la prise de risque de chaque interprète. Les phrases dansées créées par les danseurs sont assemblées en boucles, décalées, au plus proche des musiques de Cristian Vogel mixant des sources sonores doubles et travaillant uniquement sur les transitions. La liberté de choix, celle de « positionnement en direct », inscrite dans la structure chorégraphique requiert des danseurs une qualité de présence, d'écoute et de réactivité intensifiée. Tandis que concentration et manipulations complexes impulsent à leurs gestes un dénuement extrême. Cette façon d'éprouver la durée sans autre soutien que la

seule mobilité porte aussi les corps vers la chute. Car chez Gilles Jobin, l'élévation, figure chorégraphique de référence, ne se traduit pas davantage par le saut que par la verticalité.

A partir de tempos binaires et de duos – une forme jamais utilisée dans les précédentes pièces– ce qui intéresse le chorégraphe, c'est de faire émerger la dimension du groupe, d'expérimenter un mouvement de transition continue, de produire de l'intensité et d'en donner à voir les effets sur les corps à l'échelle d'une communauté. Depuis ses débuts, l'artiste suisse s'attache à faire surgir un réel, non pas psychologique mais physique. Les corps couchés de *Braindance* évoquent l'idée de catastrophe et le traitement de son image dans les médias. Dans *Moebius Trip*, la notion de disparition des corps dans la matière se réfère à la peinture tandis que le mouvement déroule la boucle de l'infini. *Steak House*, prend appui sur la vie quotidienne et l'usage des objets de consommation pour transformer l'ordinaire et traiter du déplacement, autre espace de transition, sur le mode onirique. La plupart des pièces de Gilles Jobin rendent compte des états de l'être, des voies du mouvement, à partir d'une écoute ou d'un regard encore non exploré par les gestes. Sur ce même axe, *Double deux* recherche l'écart, même infime, apte à dérouter son écriture, son matériau, ses textures afin de renouveler son propre langage, de donner une vision de ce monde à reconstruire à proportions humaines.

16. Oktober 2006, Neue Zürcher Zeitung

Dynamische Ränder

«Double deux» von Gilles Jobin an der Gessnerallee

In den Netzen der Erinnerung haben sich einige unvermittelte, lose Bilder verfangen: Von einzelnen, frei flottierenden Körpern, die energisch und mit weit ausladenden Gesten über die Bühne treiben, ohne einander je zu berühren. Von zwölf Menschen, die sich verhetzt an Armen und Beinen zerrren, sich gegenseitig dehnen, umklammern, bezwingen und zu Fall bringen, um dann in behutsamen, ganz sanften Bewegungen wieder Balancen zu erkunden. Bilder von keuchenden, salztriefenden Körpern, die man über den grauen Tanzboden schleift, so dass sie lange, klebrig-wässrige Spuren hinterlassen. Und Menschen, die irgendwann paarweise, mit ungerührter Miene von einer Kopulationspose in die andere wechseln.

Der Lausanner Choreograph Gilles Jobin aber ist nicht an diesen Bildern interessiert. So grotesk, expressiv, belanglos oder merkwürdig sie auch sind - sie sind beliebig, erzählen keine Geschichte, kein Drama. Jobin behauptet nicht, denn er ist kein Maler. Eher ein Farbenverwischer und Enthüller, der an den Mechanismen von Synthese und Auflösung interessiert ist. Ihn beschäftigt die Frage, auf welche Art und Weise man von einem Bild zum anderen gelangen kann. Wann fängt etwas an, wann hört es auf? Wo genau ist der Punkt, in dem ein Bild beginnt, in ein anderes zu kippen? Lebenswelt ist voller solcher Übergänge, dynamischerfranter Ränder, die wir unbeholfen durch Begrifflichkeiten voneinander zu trennen versuchen. Die Wirklichkeit ist anders, weniger statisch, uneindeutiger. Oft wird erst retrospektiv sichtbar, was sich wohin verändert hat.

Unmerklich kündigt sich auch in «Double deux» Neues an: In verhuschter Synchronizität, flüchtigen Berührungen und einzelnen, oft ganz unscheinbaren Gesten, die allmählich das gesamte Geschehen ergreifen. Auch in kleinsten Lichtveränderungen und akustischen Abweichungen, welche die von Cristian Vogel geschaffene Klangkulisse hinterrücks von einem Extrem ins andere driften lassen. Für den, der sich auf diesen Fluss der mäandernden Formen einlassen und inhaltliche Deutungsreflexe beherzt über Bord werfen kann, vermag all das einen ganz eigentümlichen, intensiven Sog zu entfalten.

Anja Lachmann

Zürich, Theaterhaus Gessnerallee, 13. Oktober.

Diesen Artikel finden Sie auf NZZ Online unter: <http://www.nzz.ch/2006/10/16/ku/articleEKKKZ.html>

Wahre Beziehungen mit Gewühl, Ohrfeigen und Kamasutra

Geheimtipp: Schweizer Choreograf Gilles Jobin präsentiert beim Sommerfestival Laokoon den energiegeladenen Tanzmarathon "Double Deux"

Von Irmela Kästner

Mit seinem Auftritt beim ersten Laokoon-Sommerfestival 2001 hatte sich Gilles Jobin als Geheimtipp entpuppt. Fünf Jahre ist das nun her, in denen der Schweizer Choreograf eine beachtliche Karriere in Europas Tanzszene hingelegt, um Hamburg aber leider einen Bogen gemacht hat. Nun begeistert er auf Kampnagel erneut mit dem energiegeladenen Tanzmarathon "Double Deux", den er in gewohnter Weise in einem ausgefuchsten Planspiel auslegt. Und er wird nach dieser Deutschlandpremiere im Laufe der Spielzeit mit einer weiteren Kampnagel-Koproduktion hier zu Gast sein.

Zwölf Tänzer holt er diesmal auf die Bühne, auf der es bei den heftigen Aktionen von sechs Frauen und sechs Männern schnell eng wird. "Double Deux" ist eine Wortschöpfung, die sich aus der Bezeichnung für die klassische Duettform Pas de deux und der Partnerarbeit aus dem zeitgenössischen Tanz ergibt, die man in England, wo Jobin zeitweilig lebt, Double Work nennt. Den Choreografen inspirierte der Zusammenschluss zu einer Kreuzung aus Formalismus und Freiheit, die in ihrem Verhältnis von Konzept und Bewegungslust eine unterhaltsame, intelligente Tanzkunst ergibt.

Natürlich werden auch Klischees ausgereizt, im Tanz, gerade im zeitgenössischen, und in Begegnungs- und Beziehungsmustern. Denn irgendwann finden sich die Paare im Gewühl. Die bis dahin abstrakt anmutende Bewegung von scharfen Drehungen und Richtungswechseln mit Schritten und Armkreisen bekommt in der Berührung neuen Gehalt. In Hebungen, Sprüngen und Bodenrollen werden Raum und emotionales Miteinander ausgelotet. In ständigem Fluss durchlaufen die Tänzer die verschiedenen Bewegungsthemen, individuell, paarweise, und immer als Masse, raffiniert ausgeleuchtet von zig Scheinwerfern.

Technomusik gibt in aufpeitschenden Rhythmen das Tempo vor, das ziemlich hoch in einem für die Tänzer enormen Konditions- und Konzentrationsakt lange durchgehalten wird. Doch hätte man sich von den Darstellern mehr Atem und mehr Präsenz in ihrem Aktionismus gewünscht. Bei aller Abstraktion wirkt Jobins Choreografie wie ein Ausschnitt aus dem wirklichen Leben: Die alltägliche Hektik, mit der wir durch den Tag gehen, einerseits auf uns selbst fixiert, andererseits auf der Suche.

Die Paare finden sich in der Menge, halten Kontakt über die Köpfe der anderen hinweg, bis sie sich doch verlieren - und einer Neuer kommt. Gegenseitiges Ohrfeigen wird ausgiebig durchexerziert - als Reaktionsübung mit pathetischer Geste, bei der nach einem ausholenden Schlag in die Luft der vermeintlich Getroffene das Klatschen selbst erzeugt.

Irgendwann sind die Partner bei therapeutischen Massagegriffen angelangt, was in tänzerisch-thematischer Umsetzung ziemlich brutal aussehen kann. Das Tempo verlangsamt sich. In Zeitlupe schlingen sich die Akteure umeinander zum sinnlich-erotischen Kamasutra. Doch das kann dem Zeitgeist entsprechend nicht das Ende sein. Die Vereinzelung macht auch vor den jungen, modern-lässig gekleideten Protagonisten nicht halt. Ins Jammertal führt ihre Reise, mit tonlosem Schrei aus weit aufgerissenen Mündern.

Double Deux: Laokoon, Kampnagel, 26. August, 20.30 Uhr

Artikel erschienen am 26.08.2006

[Artikel drucken](#)

Montpellier Danse. Le festival remue des questions d'actualité, notamment les tensions moyen-orientales.

Corps à corps et à cris

Montpellier Danse. Jusqu'au 7 juillet. 0800600740 (appel gratuit). Aujourd'hui, à 16h30: Young-Ho Nam, à 18h30: Aydin Teker, également à 18h30 Germana Civera, à 20h30 William Forsythe par le Ballet Royal de Flandre, à 21 heures: Maguy Marin.

En pleine Coupe du monde de foot, dans la chaleur et un brouhaha incessant où chaque mot prononcé semble déclencher le débat du siècle, il est difficile de dénicher des havres de paix. Volontairement tiraillé entre les spectacles qui font sens avec des propos plus ou moins politiques et des propositions chorégraphiques dites abstraites ou conceptuelles, le festival Montpellier Danse remue bien des questions d'actualité, notamment celles liées aux tensions moyen-orientales. Hier soir, dans un autre registre, Maguy Marin présentait *Ha! Ha!*, qui s'interroge sur la place du rire, les blagues de comptoir et surtout sur le partage. Bref, de quoi rit-on, et avec qui?

Jeudi et vendredi, **Gilles Jobin** signait, lui, *Double deux*, créé récemment à Bonlieu, scène nationale d'Annecy. Dans la cour des Ursulines, le chorégraphe suisse a délimité un espace inviolable. Des adhésifs bleus tirés au sol retiennent les danseurs, sauf lorsqu'ils veulent changer de liquette en fond de scène. Un de plus, et ce serait la tuerie. Mais à douze dans cet espace saturé qui crée les tensions, ils livrent des combats de bretteurs, entre hommes et femmes le plus souvent.

Cela commence par des activités solitaires, avec des chutes qui ponctuent régulièrement des verticalités effrontées, puis effondrées. Ensuite, ils s'y mettent à deux pour s'empailler gaillardement, jusqu'à une distribution olé olé de paires de claques. Dans ces corps à corps provoqués sans raison majeure, autre que la promiscuité et le trop plein d'énergie, Gilles Jobin nous place devant la question de la querelle intestinale. Les portés ne suffiront pas à calmer le jeu ni sa

relecture du *Kama Sutra* qui fige le corps des danseurs dans des postures qu'eux seuls peuvent bien interpréter, tant elles demandent de la souplesse et du dévouement. *Double deux* assez formel et, en tout cas, très lisible est au cœur du festival de la tension et de sa possible résolution. Comme, d'une tout autre façon, le duo **Rita Quaglianelli Ayet**, qui parle avec une émotion intime de Jérusalem. En travaillant sur la dissolution du spectaculaire, sur la fameuse phrase d'André Breton «*la beauté sera convulsive ou ne sera pas*», ils nous emmènent avec le photographe Didier Ben Loulou dans leur appréhension d'une ville symbolique et iconographique.

Une des photos exposées sur des écrans manipulés en direct reprend l'affiche du festival et le titre du spectacle: *Bleu de terre rouge*. Alors que la danse va jusqu'aux étirements les plus libérateurs, les photos sont fragmentées. De leur Jérusalem, parvient l'idée d'une ville et d'un peuple, d'un quartier et d'un morceau de mur, celui d'une habitation. Tout est si brisé: seuls les corps dans un ultime effort parviennent à murmurer un chant réunificateur.

Folle de danse aussi, **Nacera Belaza**, qui a créé sa propre compagnie en France en 1987, offre avec *Titre provisoire/un an après...* une de ses meilleures pièces. Le spectacle démarre par une pluie torrentielle qui, en formant ce qui pourrait être une flaque, va refléter le plateau sur un écran. C'est dans une brume de chaleur qu'elle apparaît, avant de s'emparer de la scène et de ne plus la lâcher, rejointe par des clones d'elle-même, des femmes éprises de mouvement, seule croyance pour l'avenir de leur corps. Un credo auquel on adhère d'autant plus que la danse tournoyante, ronde, silencieuse (elles portent des chaussettes) et têtue est un appel d'air. ◆

MARIE-CHRISTINE VERNAY
(envoyée spéciale à Montpellier)

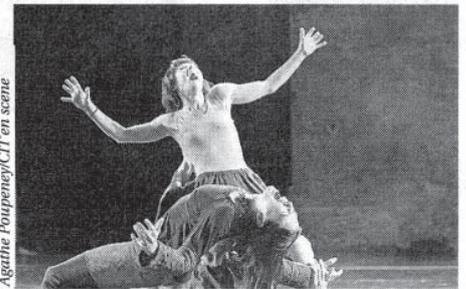
LA CRITIQUE DU FIGARO

Champ de bataille

Double Deux, création de Gilles Jobin

DANSE. Gilles Jobin est ce chorégraphe suisse dont la recherche sur le mouvement « organiquement organisé » s'est développée comme une onde de choc d'une pièce à l'autre depuis *Moebius Strip*, en 2001. Avec *Double Deux*, sa nouvelle création que le Festival Montpellier Danse vient de présenter à la cour des Ursulines, le chorégraphe se confronte pour la première fois à la forme du duo qu'il choisit de construire et de déconstruire avec douze interprètes sur le plateau. Une façon inédite pour lui d'assimiler les corps à des particules de matière en mouvement et de mieux faire voler en éclats toute idée de symétrie...

Double Deux montre ainsi six hommes et six femmes qui se mélangent pendant plus d'une heure sur une scène transformée en champ de bataille, pour mieux libérer des figures binaires à géométrie variable, très physiques et abstraites. Ces corps de muscles et de chair, tour à tour tendres, sensuels, violents ou sexuels, s'engagent dans des manipulations, des portés et des équilibres difficiles. Ils se dressent, bras tendus, pour dessiner des mouvements très rapides et chaotiques ou rampent lentement pour presque s'immobiliser, avant de repartir dans des marches et des courses mécaniques. Cette « abstraction figurative » sur la partition musicale du compo-



Agathe Poupeney/CT en scène

teur électronique Cristian Vogel confère une charge émotionnelle aux mouvements, qui finissent pourtant par ennuyer légèrement.

ISABELLE DANTO

■ *Au Théâtre national de Bretagne à Rennes, en janvier 2007, et au Théâtre de la ville, à Paris, en février 2007.*

Tourniquet d'esthétiques au festival de Montpellier

LE MONDE | 01.07.06 | 14h21 • Mis à jour le 01.07.06 | 14h21
MONTPELLIER ENVOYÉE SPÉCIALE

Quel tourniquet de sensations que le festival Montpellier Danse 2006. Tourniquet d'esthétiques aussi qui exige une excellente récupération de la part du spectateur. Entre la volée de gestes virtuoses signée par le chorégraphe israélien Ohad Naharin dans *Mamootot* (Mammouth) et la stricte narration hip-hop d'un joueur de poker brûlé par le jeu de *Zahrbat* de Brahim Bouchelaghem, il faut sans cesse changer sa focale.

Avec *Mamootot*, pièce pour dix danseurs, Ohad Naharin s'offre une remise à niveau chorégraphique d'une féroce technicité. De l'écriture, rien que de l'écriture. Des phrases cassées, des changements de rythmes secs, des ponctuations inopinées de la tête, des mains. Ohad Naharin presse sa danse comme un citron : le jus est bien raide, mais presque trop riche pour sa seule valeur démonstrative.

Le public, disposé en carré autour des danseurs dans le petit studio Bagouet du Centre chorégraphique de Montpellier, augmente cet effet de loupe sur le corps et ses possibilités de vocabulaire et de syntaxe. Les danseurs vont et viennent entre les chaises des premiers rangs où ils se posent quelques minutes et le plateau où ils lancent leurs gestes comme des flèches. Des bouffées de musique rock soulèvent le silence. Coups de griffe qui font se cabrer les corps sans pour autant donner la chair de poule.

PASSEPORTS INTIMES

Sur un terrain autrement figuratif, les deux pièces hip-hop de la compagnie Accrorap, *Zahrbat* de Brahim Bouchelaghem et *Prière pour un fou* chorégraphiée par Kader Attou, rassemblent le puzzle d'êtres en conflit avec eux-mêmes. Leur hip-hop souple, rebondissant, n'appuie pas sur ses prouesses techniques mais devient l'outil naturel d'une pensée en mouvement et de son adaptation à un monde étranger. Entre la France et l'Algérie, les mélopées orientales et les beats hip-hop, les deux complices fourbissent leurs passeports intimes sur un plateau qui sait tout associer dans un bloc.

Quant au chorégraphe suisse Gilles Jobin, présenté dans la cour des Ursulines, il réussit avec *Double deux* une échappée sous adrénaline qui ne désarme pas pendant une heure. Lancés comme des boulets de canon, les douze interprètes, souvent en couple et se tenant par la main comme s'ils étaient menottés, réinventent le pas de deux presque à leur corps défendant. Avec une vigueur massive, Jobin explore la matière des gestes, leur poids, leur élasticité réactive, leur brutalité punching-ball. Leur potentiel au Kama-sutra aussi. Un traité physique du duo qui tire à bout portant sur l'auréole romantique du couple, même quand les deux font la paire.

Montpellier Danse, 18, rue Sainte-Ursule, Montpellier (Hérault). Tél. : 0-800-600-740. De 11 € à 25 €. Jusqu'au 7 juillet.

R. B.
Article paru dans l'édition du 02.07.06

Lire l'e

Parmi les articles précédents

Cadragre Alvin Ailey, chorégraphe toujours vivant
01.07.06**Cadragre** Festival : Montpellier, la danse du désespoir
23.06.06 €

Sites utiles

Montpellier Danse

26e édition du festival à Montpellier (Hérault), du 24 juin au 7 juillet 2006

▼ PUBLICITE

▼ PUBLICITE

Liens publicitaires

Pagesjaunes.fr: trouvez tous les voyagistes

PagesJaunes : demandez, c'est trouvé. Les coordonnées que vous cherchez sont sur pagesjaunes.fr : informations, plans d'accès et itinéraire personnalisé pour y aller.
www.pagesjaunes.fr

Thalasso au meilleur prix

Toutes les promos, tous les prix ! Thalasso : faites votre choix parmi nos voyagistes et faites de bonnes affaires!
fr.search2save.com

Votre séjour thalasso avec Thalazur

Site officiel. Thalazur vous propose des séjours de thalassothérapie à La Rochelle Sud, Antibes, Arcachon, Quistrehem, Royan et Bandol. Découvrez nos différentes cures et réservez dès maintenant.
www.thalazur.fr

Liens publicitaires

Choisissez votre lecteur portable

Musique et vidéo portable : les meilleures offres du net.
www.hitachat.com

Achetez votre lecteur MP3 ou MP4 à prix sacrifié

ON A VU

◆ Dahlia bleu

Tal Beit-Halachmi au cœur des ténèbres

Avec *Dahlia bleu*, Tal Beit-Halachmi a voulu parler du manque lié à l'exil. De ce vide au creux des reins qui n'est pas une douleur mais une déchirure. De l'éloignement de son pays natal Israël. Et une chose est sûre, face à cet ambitieux projet (qui brasse également enfance, Shoah, conflit israélo-palestinien, utopie, Méditerranée...), la chorégraphe ne baisse pas les yeux et démarre sur un poème éprouvant de Paul Celan sur le massacre des juifs. Dans une semi-obscurité qu'il nous faut fouiller comme une mémoire un peu floue, les corps des danseurs s'entrechoquent désespérément ou s'isolent dans des convulsions désarticulées, sur fond de fracas bruitiste à la limite de l'acouphène angoissant. Magnifique. Jusqu'à l'apparition (par vidéo interposée) de Yehudit Arnon. Son duo avec Tal Beit-Halachmi, nue mais emmitouffée dans la faible luminosité, se révèle altier, grave, intrigant mais illisible. Et la pièce de basculer. La suite n'est plus que confusion de larmes, émois, sang, effusions, discussions, angoisses, crises, apathie... La beauté n'a pas déserté le plateau mais notre compréhension, elle, est, on l'avoue, plongée dans le noir. Jusqu'à la question finale de la danseuse chorégraphe à l'adresse de Rola M. B. Kheet, la superbe chanteuse palestinienne qu'elle a placée au cœur de sa pièce : « *Que chantes-tu, Rola ?* » « *Je chante que je n'arrêterai pas de chanter tant qu'il n'y aura pas le soleil sur mon pays.* » Tout s'éclaire.

J. Be

◆ D'un flamenco l'autre

De l'orthodoxie à la féminité iconoclaste

Avant Sara Baras, à Berlioz, jeudi et vendredi, le flamenco a déjà eu les honneurs de la cour des Ursulines. Enfin, pas un mais trois flamencos pour autant de villes-clés de cet art : Grenade, avec Manuel Linian ; Jerez de la Frontera, avec Mercedes Ruiz ; Séville, avec Rafael Campallo. Le premier se distingue par sa puissance physique au service d'une technicité trapue. Las, si la virtuosité éclabousse, si, dans son second solo, une certaine modernité transparait, l'émotion ne passe pas. On trouve l'une et l'autre en agréables quantités chez Rafael Campallo. Lui privilégie l'expressivité, le charme et ne rechigne jamais à cabotiner au détour d'un mouvement virevoltant. Sympa. Mais c'est à la femme (forcément ?) que l'on doit la prestation la plus équilibrée et, par conséquent, la plus renversante. Délaissant la robe froufrouteuse qui encombrerait l'esthétique de sa première intervention, elle surgit en noir profond pour un second solo, *Siguiriya*, sublime d'intensité dramatique, de sensualité féline, de virtuosité tuante et, enfin, de féminité contemporaine. Elle triomphe.

J. Be

◆ Zahrbat / Prière pour un fou

Le hip-hop regarde de l'autre côté de la mer

Le festival continue de soutenir le hip-hop qu'il a contribué à installer (avec tout ce que le terme peut avoir de doublement tranchant) dans le paysage chorégraphique. Deux de ses figures les plus attachantes, Brahim Bouchelaghem (ancien danseur de Käfig) et Kader Attou (cie Accorrap), se sont partagé l'Opéra-Comédie et un large public qui les a applaudis à tout rompre.

Avec son premier solo *Zahrbat*, Bouchelaghem rend un vibrant hommage à son défunt père, parti d'Algérie pour travailler en France et joueur impénitent. Du coup, sur le plateau : une valise, des cartes et une fenêtre vidéo ouverte sur l'autre côté de la mer. Le propos est limpide. Tant, d'ailleurs, qu'il n'évite pas toujours la naïveté illustrative. Mais la sincérité du danseur est tellement évidente, pour ne pas dire bouleversante, qu'on l'excuse volontiers pour se concentrer sur son engagement physique, mental et, en particulier, sa breakdance pudique comme un sanglot des épaules.

Dans *Prière pour un fou*, Kader Attou, ses deux danseurs, sa chanteuse et sa violoncelliste abordent la décennie noire de l'Algérie, par le biais d'une abstraction élégiaque, touchant parfois au geste pictural. Sa prière pour la fin des horreurs a quelque chose d'une mélodie chorégraphiée, dont le silence et la pause ne seraient pas exclus, d'une méditation humaniste qui ne se refuserait pas les accès de virtuosité, ni à la poésie simple. Là encore, d'aucuns maugréeront sans doute contre quelques maladresses esthétisantes, si ce n'est les ratées, de cette hybridation de hip-hop et de contemporain. Pour notre part, on ne boudera pas notre émotion. Simple. Réelle.

J. Be

◆ Double deux

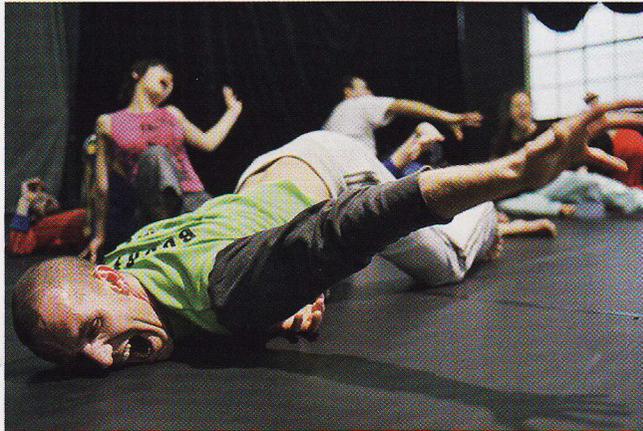
Le bel exercice de style de Gilles Jobin

Six garçons, six filles, combien de possibilités ? Pas mal. Avec *Double deux*, le brillant chorégraphe suisse Gilles Jobin a choisi de s'essayer au duo mais à douze, enfin deux fois six, ou plutôt trois fois quatre, à moins que ce ne soit deux plus deux plus deux, etc. Bref, une expérience aux contours d'autant plus mathématiques que le plateau de scène noir est strictement circonscrit en un rectangle bordé de bleu. Un peu comme une ardoise en fait sur laquelle soixante minutes durant (ou 10 x 6 minutes, etc.), Gilles Jobin dessine des équations corporelles gigognes, griffonne des schémas physiques, tente diverses expériences sur particules d'humanité ; bref, il géométrise ("géo-maîtrise") à l'envie. En clair, on assiste à un ballet de corps faussement chaotique, subdivisé en séquences perméables dont on retiendra plus particulièrement la splendide séance de giffes acrobatiques, la démonstration par l'exemple de la souplesse exigée par le kamasutra, le bel asticotage du voisin façon aikido domestique et le chœur de longs cris muets façon Münch revisité bûto...

Le tout sur fond de techno minimal ronger-nerfs. C'est très beau. C'est très cérébral. En fait, ça flatte l'hémisphère gauche du cerveau... sans réveiller le droit. Peut-être par excès de conscience de lui-même, de son style, de sa beauté, de son intelligence, l'exercice ne parvient pas à émouvoir et finit par glacer. Et si le cours était trop magistral ? On range son ardoise.

J. Be

Combinaisons multiples



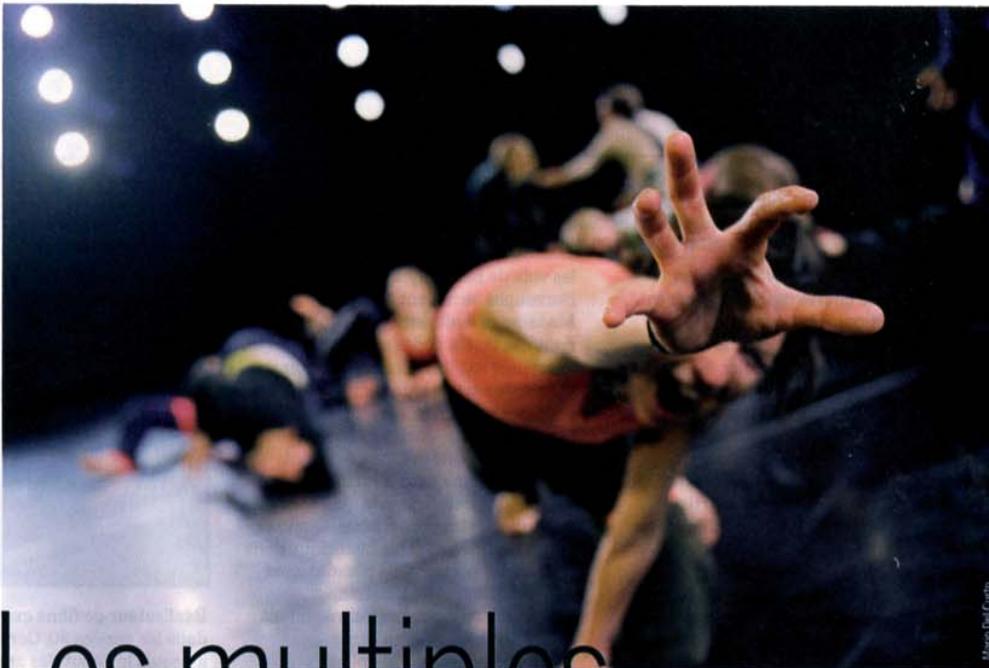
M. CASELLI

Double Deux de Gilles Jobin.

De création en création, le Suisse Gilles Jobin explore des univers chorégraphiques personnels, corps à l'horizontale, voire souterrain, scénographie à la géométrie abstraite et passionnante. *Double deux*, première pièce où le chorégraphe ne danse pas, propose en soixante minutes sa lecture singulière de la figure du duo : mais ici, les combinaisons proposées résultent de consignes précises ; ainsi chaque danseur, par sa trajectoire, va décider du parcours de l'autre. Ce jeu des multiples, porté par douze interprètes virtuoses, gagne encore en profondeur, résultat d'une collaboration fructueuse avec le musicien Cristian Vogel. Aux éclats de la partition semblent alors répondre ces mouvements fragmentés, comme capturés dans un espace-temps inconnu. Jusqu'à ce final, et ces danseurs bouche bée de stupeur. Jobin-débarrasse ainsi la pause du duo de son excès de romantisme : sur scène les couples s'inventent un autre avenir. L'écriture chorégraphique de Gilles Jobin n'en ressort que plus acérée. *Double Deux* est fait d'une certaine matière : le talent brut.

Philippe Noisette

■ Bonlieu/Scène nationale d'Annecy



Mario Dal Canto

Les multiples de Gilles Jobin

Avec *Double deux*, le chorégraphe suisse signe une pièce aux combinaisons aléatoires et à la jouissance totale.

Dans une rafale sonore, douze agités, soit autant de danseurs, s'emparent du plateau du Théâtre de Bonlieu, résidence du chorégraphe, qu'un simple trait délimite. *Double deux* s'ouvre ainsi sur un déploiement de figures classiques, pliés au plus près du sol, bras balancés sur le haut ou les côtés. Un vocabulaire qui, bien vite, se retrouve à l'étroit : Gilles Jobin distille alors le doute, distribuant au hasard le mouvement selon des "ordres" que chaque interprète gère en temps réel. Cette trajectoire qui dévie et va mettre en périple l'ordonnement sur le plateau, seul le danseur en est maître ; à lui alors d'éviter ses partenaires ou, mieux, de s'y attacher.

Dans cette grille de lecture chorégraphique, le duo s'impose bien sûr : on verra, dans une profusion merveilleuse pour nos sens, cette main qui agrippe une cheville, ce corps à corps déformé, cette paire de gifles encore. On pense à des scories de jeux vidéo également – toujours le double qui s'affronte ! – avec ce bel effet de balles qui rebondiraient en scène.

Autant dire une course effrénée en sursauts et glissades, bien dans la manière Jobin, qui n'aime rien tant que faire entrer le mouvement sous terre. *Double deux* doit aussi beaucoup à la partition de Christian Vogel, soixante minutes électroniques d'une richesse insoupçonnée. On aimerait en isoler un à un les sons – comme on essayerait de suivre une unique

➤ Une course effrénée en sursauts et glissades, qui fait entrer le mouvement sous terre.

Gilles Jobin a compris le bénéfice qu'il pouvait tirer de ces collaborations : la création de Vogel est le treizième interprète de *Double deux*, avec ses accélérations, ses ralentis, ses points de suspension qui saisissent le corps dans un entre-deux, justement.

Le hasard, Cunningham s'en est joué aussi ; Gilles Jobin encadre ses "errements" chorégraphiques dans une maille qu'il desserre à souhait. C'est imperceptible. A l'image de ce garçon à genoux, avançant, une fille les mains posées sur son dos. Et qui s'effondre. Ces micro-

actions – il faudrait sans doute voir douze fois *Double deux* pour en saisir toute la portée ! – se dilatent dans le temps : le chorégraphe questionne ce dernier, se perd en lui, durée de vie d'une danse que des rampes de lumière cisailent. Et lorsque les douze danseurs se regroupent par quatre, l'évidence du couple à géométrie variable n'en est que plus belle. *Double deux* touche à sa fin, dans une déflagration musicale qui tient plus au dernier souffle qu'à autre chose.

Les danseurs, gueules ouvertes, cris silencieux, semblent s'éteindre. De cet infrason naît comme une lueur d'espoir. Paradoxe d'une chorégraphie multiple qui ne fait qu'un(e) avec son double.

Philippe Noisette

Double deux Chorégraphie de Gilles Jobin, les 29 et 30 juin au Festival Montpellier Danse, cour des Ursulines, puis en tournée, tél. 0800.60.0740.

/// Sites www.montpellierdanse.com et www.parano.org

LES INROCKUPTIBLES

Multiplicity according to Gilles

With *Double Deux*, the Swiss choreographer delivers a piece characterized by random combinations and full out exuberance.

By Par Philippe Noisette. 20/06/2007

In a burst of sound, twelve agitated figures, be that the number of dancers, grab hold of the stage of the theatre of Bonlieu, residence of the choreographer, the space demarcated by a single line. *Double Deux* opens in this way on a display of classical figures, lowered in close proximity to the floor, arms directed upwards or to the sides; a vocabulary that very soon finds itself cramped for space: Gilles Jobin then is brewing doubt, leaving the distribution of the movement over to chance according to "orders" that each performer carries out in real time. Only the dancer is in control of this situation, following a trajectory that deviates and sets in motion the organization of the stage; each responsible for avoiding his fellow dancers or better still, to attach himself to them.

In this framework of choreographic reading, the duet will surely impose itself: we will see, in a marvellous profusion of the senses, a hand that grabs an ankle, a deformed hand-to-hand, and the couple of slaps. The 'scorie' from video games (a foreign agent in the subconscious) comes to mind – always the double taking on itself! – along with this striking effect of balls rebounding on stage.

One might as well call it a frenetic race with jumps and slides, fully recognizable as vintage Jobin who likes nothing better than to force movement underground. *Double Deux* owes a lot to the partition of Cristian Vogel, sixty electronic minutes of an unsuspected richness. One would like to isolate the sounds one by one – as you could try to follow a single dance drawn under our eyes. At this moment, something becomes clear, Jobin strives to work with contemporary creators, as did Merce Cunningham, giving his pieces a contemporary soundtrack. Cunningham's reply to people's questions regarding his refusal to use old composers was that he would have used Bach had he lived in his time! Gilles Jobin has realized how he can benefit from these collaborations, Vogel's creation with its accelerations, its slow-downs, moments of suspension that grab hold of the body in an in-between two, is the thirteenth performer of *Double Deux*, aptly so.

Chance, Cunningham threw it in the equation as well; Gilles Jobin frames his "stray moments" in a mesh that he release as fancy would dictate. It is imperceptible. Take as example the image of a boy crawling forward on all fours with a girl pushing down on his back. Until he collapses. These micro actions – one would surely have to watch *Double Deux* twelve times to realize the full extent of it! – expands into time: time is questioned by the choreographer, loses himself in it, the life extent of a dance cut open by scores of footlights. And when these twelve dancers organize themselves in groups of four, the evidence of the couple subjected to variable geometry only comes across with even greater impact. *Double Deux* is approaching the end, in a musical explosion that more than anything else comes across as a last breath. The dancers, mouths wide open, silent screams, seem to be switching off. In this infrasound, a glimmer of hope sees the day. The paradox of a multiple choreographer who has merged into one with his double.

Tribune de Genève - 3-4-5 Juin 2006 – Critique

DOUBLE DEUX DE GILLES JOBIN VA CONNAÎTRE UN ETE BIEN REMPLI

Par Benjamin Chaix.

Le chorégraphe est à l'affiche de plusieurs festivals, dont la Bâtie.

Longtemps avant d'être achevée, la dernière création de Gilles Jobin {Double Deux} figurait déjà au programme de plusieurs festivals d'été. Heureuse confiance des directeurs en ce chorégraphe suisse dont le nom est désormais une valeur sûre de la danse contemporaine européenne.

La patte d'un DJ

Montpellier, Hambourg et Düsseldorf, avant Carouge pendant la période de la Bâtie, verront passer les douze interprètes de Double Deux. Leurs premiers spectateurs ont été ceux du Théâtre de Bonlieu, à Annecy, où la pièce a été montrée pour la première fois le mois dernier.

Double Deux plaît car c'est un spectacle qui bouge, sans temps morts, avec un accompagnement sonore très efficace. Son auteur est Cristian Vogel, DJ et producteur techno de renommée internationale, qui a trouvé le son qui convient, intense sans être assourdissant ou exaspérant, savamment modelé en phase avec les déplacements des danseurs et leurs mouvements.

La chorégraphie de Double Deux est simple et dynamique, faite d'allées et venues continues, de croisements, formant un tricotage humain à l'allure de fourmilière en éveil. La signature de Gilles Jobin est dans ce tissu mouvant qui fascine par son mouvement perpétuel soigneusement orchestré.

Double Deux, c'est aussi la rencontre des interprètes deux par deux, lors de brèves rencontres formant un catalogue de positions sans rapport avec la réalité, et donc, par leur caractère abstrait et inhumain, proche parfois de certaines visions révélées par les photos de la prison d'Abou Ghraib. Un intéressant malaise passe alors au milieu de cette abstraction en mouvement, à laquelle un supplément d'âme ne fait pas de mal.

Double Deux peut donc partir tranquille à la conquête des spectateurs de l'été. Les Lausannois y goûtent actuellement à l'Arsenic, où Gilles Jobin prend congé d'une ville à laquelle le chorégraphe préfère désormais Genève, où il a recentré ses activités.



Duos à gogo à l'Arsenic

DANSE • A Lausanne, Gilles Jobin transforme une foule de danseurs en duettistes. Intense.

SAMUEL SCHELLENBERG

Douze protagonistes pour un duo: cette gageure est actuellement soutenue par Gilles Jobin à l'Arsenic de Lausanne. Dans *Double deux*, le chorégraphe suisse de renommée internationale choisit le nombre pour faire l'éloge de l'action en couple. Entre karaté au ralenti et accouplements animaux, la création séduit. Avec une fin – elle voit les danseuses et danseurs agoniser – qu'il est difficile de ne pas lire au premier degré, en parabole soudain concrète de l'impossibilité du perpétuel. Une sorte d'anti-*Moebius Strip*, en somme – pour reprendre le titre d'une précédente proposition du chorégraphe.

Mitraillette

Créé il y a trois semaines à Annecy, sur la scène nationale de Bonlieu, *Double deux* démarre avec des accents martiaux. La musique technoïde que Cristian Vogel et Gilles Jobin ont plaquée sur la pièce attaque avec les *tchack-tchacks* d'une mitraillette tirant au ralenti. Sur une scène nue, sobrement délimitée par une ligne bleue, les gestes des six danseuses et six danseurs rappellent ceux des athlètes autant que ceux des soldats sur un champ de bataille. Petit à petit, un jeu d'attirance scelle six couples, qui ne seront fidèles que l'espace de quelques pas. Et ces duos de se re-



Les gémissements finaux de *Double deux*, qui voit les danseuses et danseurs agoniser. MARIO DEL CURTO

trouver bientôt au sol, faisant ressurgir le Jobin terrestre des *Moebius Strip* et *Under Construction*, avec ses

enchevêtrements reptiliens. Retour à la verticale, ensuite, avec la formation régulière de nouveaux duos, parfois querelleurs, sans que le public puisse décrypter les éventuels critères déterminant les fusions – la question intrigue d'autant plus que les mouvements sur scène sont libres, impliquant un certain degré d'aléatoire.

Transitif

Le finale exhibe une lutte douloureuse des corps contre la gravité – ou le repos éternel, c'est selon. Le tout éclairé par 126 spots en rangs verticaux, qui auront une heure durant alterné en puissance, multipliant les ambiances – et transformant la salle (comble mercredi) en four, il faut bien le dire. D'une indéniable beauté for-

melle, les pérégrinations des douze interprètes fascinent. Et peu importe s'il y a un certain décalage entre l'objectif premier annoncé par Jobin – proposer une œuvre en constante transition, sans instants de basculement décelables – et le résultat final, qui ne lisse pas vraiment ses multiples moments de rupture. Peu importe également si ces instants charnières sont parfois suivis de retours en arrière et font le jeu d'un léger sentiment de répétition. Jobin demeure génial dans ses orchestrations des mouvements du banal, la redite est loin d'être lassante, bien au contraire. |

Théâtre de l'Arsenic, 57 rue de Genève, Lausanne, jusqu'au 4 juin.
Rens: ☎ 021 625 11 36, www.theatre-arsenic.ch

QUELQUES REPRISES

Quelle activité! Neuf ans après avoir chorégraphié sa première proposition – *A+B=X*, en 1997 à l'Arsenic –, Gilles Jobin multiplie les tournées. Si la reconnaissance internationale ne date pas de son inclusion récente au sein de la prestigieuse famille des Scènes nationales françaises – en l'occurrence celle de Bonlieu, à Annecy –, la nouvelle donne n'a en rien refroidi l'intérêt des programmeurs. Ainsi, on retrouve le Vaudois à la Salle des Eaux-Vives de Genève, sa ville d'adoption, du 8 au 11 juin, avec une reprise du *Delicado* créé l'an dernier dans la même ville avec le Ballet junior. Ensuite, c'est *Double deux* qui repart, avec deux dates au festival Montpellier danse (29 et 30 juin). La chorégraphie sera aussi au programme de La Bâtie, à Genève, du 1^{er} au 5 septembre; de même qu'au Théâtre de la Ville de Paris, du 6 au 10 février. Quant à l'œuvre de «rupture» qu'était *Steack House*, créée en mars 2005 à l'Arsenic, elle sera jouée le 23 juin à Lille, le 8 septembre à la Tour-de-Trême et le 20 septembre à Bâle. ssg
Infos: www.parano.org



CONCERTS

Festineuch' ouvre les feux

Ça va chauffer dès ce soir au bord du lac de Neuchâtel. Avec The Prodigy en exclusivité suisse (photo), Festi'Neuch ouvre ses portes dès 17h30 sur les Jeunes-Rives, à Neuchâtel. Côté chanson française pêcheuse, Dionysos donnera du son sous le chapiteau, tandis que Le Peuple de l'Herbe, Vitalic et Burnout Bureaucratie déclineront électro-tech, lo-fi, hip hop et autres sucreries engagées sur la scène lacustre. Le samedi s'annonce plus reggae: sur le haut de la scène, Burning Spear, Patrice et Groundation. Parallèlement, on pourra s'offrir quelques ballades pop en compagnie de William White et Trummer. Ou encore, se faire décapoter les oreilles avec les folies de Larsen Rupin et Bambeat. Le lendemain, le ton se fera plus intime. Maxime Le Forestier chantera Brassens, précédé par Brut de Fanfare, Simon Gerber et Napoléon Washington. A ne pas rater également, les expérimentation électro-afro de Issa Bagayogo&Doctor L. Project ou, plus jazz, celles du Swiss South African Jazz Quintett piloté par le trompettiste Feya Faku. ISI/DR
Programme: www.festineuch.ch

ROUGEMONT (VD)

Quatre jours de Folia

Après cinq éditions mettant successivement en scène divers instruments, le Festival de musique ancienne de l'église de Rougemont, La Folia, modifie un peu sa formule. Et consacre sa 6^e édition, tout au long du week-end de Pentecôte, au thème de l'Amour. Six concerts présenteront successivement chansons napolitaines d'hier et d'aujourd'hui, musique concertante du grand Bach, harpes celtiques et flûtes de Pan, sans oublier violes et luths. Vendredi matin, les enfants découvriront des sonorités d'ailleurs grâce au flûtiste Michel Tirabosco et à la harpiste Nathalie Chatelain. Le soir, le gambiste Vittorio Ghelmi et le luthiste Luca Pianca visiteront Marin Marais et ses contemporains. Samedi, l'ensemble orchestral Capriccio Basel, mené par son premier violon Dominik Kiefer, interpréteront notamment deux concertos pour clavier de J.S. Bach, avec Vital Julian Frey en soliste.

Grand festin napolitain, dimanche, avec l'Ensemble Daedalus et l'enregistrement discographique *live*, par Claves, de chansons napolitaines, avec Luciano Catapan au chant et à la guitare et Gino Evangelista à la mandoline. Eblouissant final lundi, enfin, avec Adriana et Ferran Savall, qui évoqueront la Catalogne en compagnie de Marc Clos aux percussions et Bjorn Kjellemeyr à la contrebasse.

MAP/LIB
Rens: www.festival-la-folia.ch, ☎ 026 925 11 62.

PARTENARIAT



La Librairie-Café Les Recyclables et
Le Courrier en partenariat avec Espace 2

proposent un
CONCOURS LITTÉRAIRE

sur le thème
petites histoires macabres

Les textes primés seront publiés dans Le Courrier
et mis en ondes par Espace 2

A vos plumes et à nos frissons!

RENSEIGNEMENTS ET RÉGLEMENT • www.recyclables.ch • www.lecourrier.ch

ESPACE 2
RADIO SUISSE ROMANDE
La vie côté culture

LE COURRIER

Le champ de bataille de Gilles Jobin

DANSE

Gilles Jobin se découvre chorégraphe de l'espace et du mouvement, avec, pour la première fois, un duo comme élément central. Critique.

JEAN PIERRE PASTORI

Publié le 02 juin 2006



DR

Gilles Jobin joue un Double deux. On le craignait confiné dans des performances marquées du sceau de la nudité et de la lenteur. Et le voilà qui soudain se découvre chorégraphe de l'espace et du mouvement, sous forme de duo principalement. Le moins que l'on puisse dire est qu'il a parfaitement pris son virage. Créé récemment à Annecy, donné ces jours-ci à l'Arsenic lausannois, son Double deux constitue une pierre blanche supplémentaire sur un parcours qui en est déjà semé.

Dans ses «notes d'intention», Jobin évoque un «champ de bataille», des «corps au travail», «corps de force et corps de chauffe». De fait, il y a tout cela, et bien d'autres choses encore. Comme un mouvement brownien qui se développe sur tout le plateau, les courses et les traversées se muant insensiblement en face à face. Ces face-à-face suscitant l'expérimentation de «prises», au sens de l'alpiniste comme du judoka. Ces prises amenant elles-mêmes à des figures d'arts martiaux, puis de t'ai chi chuan. Le tout entrecoupé d'un festival de gifles cinématographiques qui claquent bruyamment sans faire de mal. Mais le geste brutal peut se faire flatteur et les heurts attouchements comme dans cette scène insolite où les bras suggèrent d'autres membres... et la chorégraphie un Kama-sutra postmoderne!

Pour la première fois, Gilles Jobin fait du duo l'élément central de sa pièce. Encadrés par une centaine de projecteurs répartis sur trois murs, six couples, corps à corps, s'affrontent en un combat douteux. Ni vainqueur ni vaincu. Au final, toute la compagnie, grimaçante, forme des groupes que l'on dirait tombés de la Porte de l'Enfer, de Rodin. Les compositions de Christian Vogel relèvent aussi de la scénographie. C'est un décor sonore efficace, une musique d'ameublement, les danseurs jouant leur propre partition mélodique et rythmique.

Double Deux , compagnie Gilles Jobin, Arsenic, Lausanne, ce soir et samedi à 20 h 30, dimanche à 18 h. Infos et réservations: 021 625 11 36

LE TEMPS

PROGRAMME Mardi 22 août 2006

La Bâtie, un ogre qui veut tout embrasser

Par Alexandre Demidoff

D'un appétit gargantuesque, Maurici Farré, nouveau directeur du festival genevois, propose 80 spectacles tous genres confondus, du 1er au 16 septembre. Il entend attirer un nouveau public, plus jeune et familial. Nos conseils.

Un ogre à la tête du Festival de Genève La Bâtie. Nouveau directeur du rendez-vous artistique de la rentrée, le Catalan Maurici Farré est débonnaire et insatiable. Hier, en fin de matinée, lui et sa collaboratrice Alya Stürenburg étaient censés dévoiler l'affiche de cette 30e édition qui courra du 1er au 16 septembre. Une foule d'artistes et de passionnés étaient venus les écouter au Théâtre du Grütli, épicerie de la manifestation – tout y est concentré, la billetterie, une librairie avec les œuvres à l'affiche et le «Béâtli», le «salon» où les réputations devraient se faire et se défaire.

Mais voilà: Alya Stürenburg et Maurici Farré se sont bien gardés de détailler leur programme babylonien: trop volumineux, pour en faire l'exégèse. Les chiffres frappent: 80 spectacles (!) pour 180 représentations, à la Comédie comme au Maxim's, sur les berges du Rhône comme au Bain des Pâquis, la jetée favorite des Genevois.

Enorme, le feuilleté? Oui, avec des dizaines de couches qui donnent envie d'aiguiser canifs et crocs et de se resservir jusqu'à indigestion. Maurici Farré a veillé à la qualité des ingrédients. Quatre axes thématiques, histoire de structurer un peu sa pièce montée: la gastronomie, l'Italie, la Belgique (à cause de sa fertilité scénique et des analogies qu'il y a entre ce pays et le nôtre) et Zurich («seule métropole de Suisse avec Genève»). Les marmitons, eux, viennent de toutes les cuisines, du cirque et du théâtre, du rock et de la musique contemporaine, de la danse et de la comédie musicale.

Tout embrasser. Tel est le mot d'ordre de cette édition. Avec un credo nouveau, rappelé par l'administrateur Marc Piccand: ce festival réputé dandy doit s'ouvrir aux jeunes et aux familles. D'où Heidi, recyclé en musique par les Zurichois de Kolypan, spectacle conseillé dès 5 ans. Mais que choisir? Nos conseils.

– Touche enfantine

Du très contemporain pour les enfants. Scoliozee d'artrozee devrait démontrer qu'on peut être pointu et accessible aux enfants dès 5 ans. Signée Pascale Platel (sœur d'Alain Platel, grande figure de la scène belge), cette comédie a comme héroïnes deux vieilles filles qui se sont promis de sauver la planète. Familial encore, Orbite de la compagnie bernoise öff öff. Après Lausanne au printemps, ces voltigeurs continuent de se balancer à 17 mètres de hauteur.

– Doigté musical

Dix-huit musiciens, chacun dans une cage. L'Ensemble Contrechamps libère ses airs à travers les

barreaux: flûte, boîte à vache et cor des Alpes dialoguent dans Zoo Muzique, pièce déambulatoire. Le mélomane-zoologue est invité à se promener d'une cage à l'autre, selon un concept imaginé par Jacques Rebotier. Tout autre veine avec le prodige genevois Léo Tardin: ce pianiste de jazz établi à New York accompagne Celena Glenn, championne américaine de slam qui scande et griffe. L'Anversoise An Pierlé, elle, caresse. Ses chansons sont buées d'intérieur. Un concert qui devrait embrumer le public. Voluptueusement.

- Chutes chorégraphiques

Peut-être la pièce la plus intense du Vaudois Gilles Jobin, une vedette dans le domaine. A l'affiche à Lausanne en mai puis à Montpellier Danse, Double deux est une échauffourée pour douze danseurs, avec chutes, claques et douleur muette. De son côté, la compagne de Gilles Jobin, La Ribot se joue des 1200 mots écrits de sa main sur des panneaux en carton. De «Guantanamo» à «maman», cette performeuse d'exception zigzague d'un émoi à l'autre, se brise et se redresse. Titre de cette fugue dans un hall de musée: Laughing hole.

- Apartés théâtraux

Un homme, une femme, un grand vide entre eux, une gêne qui vire à l'hilarité. Le Voir et revoir de la compagnie belge tg Stan est l'un des morceaux rois de cette édition. Tout comme L'avantage du doute d'après Brecht, de la même troupe. Invité régulier des festivals européens, ce collectif paraît inventer chaque soir le spectacle. C'est souvent vertigineux. Le choc pourrait aussi venir de Deux voix, création des Néerlandais du ZT Hollandia: l'acteur Jeroen Willems injecte dans la prose colérique de Pasolini des discours d'un ancien président de Shell international.

- Effeuillage comique

Une curiosité. L'humoriste genevoise Natacha Sapey expose son boa et ses éventails dans I Love burlesk cabaret, revue batifolante pour une demi-douzaine d'acteurs au cabaret le Maxim's.

Festival de Genève-La Bâtie, du 1er au 16 septembre (billetterie sur Internet: <http://www.batie.ch;et022/7381919>).

TOUTE UNE VIE EN BINÔMES

Par Corinne Jaquiéry

Avec *Double Deux*, sa nouvelle chorégraphie, Gilles Jobin met le corps à corps au centre d'un travail qui mêle contraintes et précision à une grande liberté de mouvements.

Agité, fébrile et excitant, puis ralenti jusqu'à l'immobile, l'univers chorégraphique de *Double Deux* est une fascinante métaphore du vertige de la vie. En plongeant au cœur des corps en mouvement, on est saisi par l'intensité sensuelle qui se dégage du frôlement des danseurs et étourdi par la rapidité des glissements de leurs pieds sur le sol. Un sentiment de frénésie encore accentué par la perception de leurs halètements éperdus. Tel un microcosme sauvage en bouillonnement incessant, *Double Deux* vibre ainsi d'une énergie vitale. Organisme dénué de raison, il communique pourtant l'angoissante question du sens de l'existence.

« Par analogie avec le morphing, qui transforme les visages en leur intégrant d'autres données, ou avec la musique électronique qui mêle deux sources sonores pour en créer une troisième, j'ai imaginé des séquences qui se mélangent sans cesse et donnent naissance à d'autres en un mouvement organiquement organisé », note Gilles Jobin. A l'instar d'un canon musical, la chorégraphie intègre peu à peu chaque danseur, dans une même gestuelle légèrement décalée, créant l'impression d'un mouvement sans cesse renaissant, puis se dissolvant lentement. « C'est comme une immense transition vers quelque chose d'inconnu. »

Pour le chorégraphe vaudois, il s'agissait aussi d'aborder le duo à l'intérieur d'un système. « Le duo n'a jamais été la figure centrale d'une de mes pièces. Ici il y en a plusieurs entre six danseurs et six danseuses, mais ils sont plus des prétextes au mouvement, et à l'exploration des relations dans l'espace, que symboles d'une interrogation sur le couple. » En se confrontant à un groupe de douze interprètes, Gilles Jobin se lance un défi. « J'aime cette idée de travailler avec une équipe composée de cultures différentes qui doivent apprendre à fonctionner ensemble. » En donnant une grande liberté d'action à ses danseurs, tout en leur imposant des règles et des contraintes complexes sur l'ordre des séquences, il donne à voir un spectacle d'où émerge un sentiment de danger imminent, mais aussi d'harmonie innée. « Dans ce grand mouvement organique, mes danseurs sont des corps pensants. Pour ne pas se heurter et être dans la bonne gestuelle, leur concentration doit être extrême, ce qui donne une qualité particulière à leur interprétation. »

A quelques jours de la Coupe du monde, Gilles Jobin compare cette manière de procéder à la pratique du football, où le règlement est inamovible, mais où les actions peuvent être surprenantes et ludiques. « Finalement, ce qui est intéressant, c'est que chaque

spectateur se fabrique son propre spectacle, selon son angle de vue car il est impossible de voir tout ce qui se passe sur scène en même temps.

DOUBLE DEUX DE GILLES JOBIN. UN PEU D'HUMAIN A LA RIGUEUR

Par Philippe Verrière

Sur l'immense plateau de la scène nationale, *Double Deux* la nouvelle création de Gilles Jobin possède toutes les qualités d'un objet chorégraphique abstrait. Mécanique parfaite, à base de règles et de séquences intégrées par les danseurs avec des grâces de matière en mouvement. Mais le corps n'est pas simplement un matériau.

Si la mécanique interne de *Double Deux* n'apparaît pas immédiatement, la rigueur de la structure en est, en revanche, immédiatement perceptible. Dès que les douze interprètes, d'un pas décidé, entrent et prennent place dans le grand carré figuré sur la scène, dès que lève la pulsation implacable d'une musique techno assez austère, dès que s'allume le jeu des cent vingt projecteurs, montés six par six sur vingt perches descendant des cintres et cernant sur trois côtés l'espace, il est alors certain que ce sera sérieux. *Steak House* (2004) avait semblé annoncer un glissement vers plus de théâtralité, il n'en est rien ici. *Double Deux* est une proposition rigoureuse, sans concession et sans accessoire. Gilles Jobin n'est pas un fantaisiste. L'écriture et la conception des pièces de ce Suisse méticuleux dans la démarche, répondent parfaitement au programme énoncé dans une de ses premières œuvres alors titrée *Braindance* (2000). Pour autant, dans cette nouvelle pièce, dès le mouvement lancé, règne un certain désordre. Six femmes et autant d'hommes, mais chacun de son côté, engagés avec concentration dans une gestuelle relativement souple, et sans ordre apparent. Ou plus exactement, comme dans un mouvement brownien (en physique, pas en chorégraphie), de la masse émerge rapidement la sensation d'une règle confuse. Cela ne se lève pas ni ne s'allonge pas au hasard. Cela ne change pas de direction sans projet.

La marionnette ne suffit pas

L'intelligence de la pièce est d'ailleurs d'avoir parfaitement structuré son évolution, passant par grandes phases successives - étape au sol, échanges de mandales, marche d'arpentage ou défilé, etc. - qui sont parfaitement identifiables quand ce qui y conduit ne l'est pas. Indifférenciés, les danseurs portent donc une pièce qui possède une vie propre, d'une rigueur et d'une efficacité aussi absolue et indiscutable qu'un mécanisme d'horlogerie. Ou plus exactement, la danse ainsi en action, se développe avec la cohérence des tourbillons dans un courant, des stratifications dans le magma : une danse comme une vie intime de la matière danse. Dès lors, les bouches déformées par un hurlement muet qui concluent cette démonstration de mécanique chorégraphique sont moins convaincantes en ce qu'elles introduisent une dimension théâtrale dont l'ensemble avait fait jusqu'alors l'économie. La démonstration était courageuse, elle ne gagne rien à ce qui est, littéralement, une grimace. Mais ce signe, ce retour de l'humain, marque aussi les limites de cette démarche. Certes, la mécanique de la danse, ses règles et ses tâches

répétées (on pense aux mouvements browniens, en chorégraphie, pas en physique) peuvent se suffire pour constituer l'œuvre, mais reste un moment où le corps fait obstacle, ou réapparaît la nécessité de l'humain. Contrairement à ce qu'écrivait Kleist, la marionnette n'est pas la meilleure danseuse, même pour un chorégraphe aussi cérébral que Jobin. Dans le fond, c'est un constat plutôt sympathique.